

PARAPILLA,

POÈME

EN CINQ CHANTS,

Traduit de l'ITALIEN.



A FLORENCE,

Chez Cupidon.

M. DCC. LXXVI.

Parapilla, poème en cinq chants (1776) traduit de l'italien

Charles Borde



A Florence, chez Cupidon. M. DCC. LXXVI, 1776

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Chant premier](#)

[Chant II.](#)

[Chant III.](#)

[Chant IV.](#)

[Chant V.](#)



Parapilla, poème érotique Français, Bandeau de chapitre

PARAPILLA

CHANT PREMIER.



Parapilla, poème érotique Français, Bandeau de chapitre

D'AUTRES pourront chanter le Labarum,
Le bouclier de l'Amant d'Egérie,
Ou l'Oriflamme, ou le Palladium,
Ou des Rhémois l'Ampoule si chérie,
Présents sacrés, tous descendus des Cieux,
Des Rois dévots merveilleuses étrennes :
Je veux chanter un don plus précieux,
Ce bijou-ci plairait beaucoup aux Reines ;
Il est céleste, unique, plein d'attraits :

Mais par malheur, sur les traces d'Astrée,
Il remonta là-haut dans l'Empirée ;
Le Ciel jaloux a repris ses bienfaits.

TENDRE Vénus, & vous Minerve même,
Guidez mes chants, inspirez tous mes Vers ;
Vous m'aidez à charmer l'univers ;
Et mon Héros, par sa beauté suprême,
Tiendra sur lui vos yeux toujours ouverts.

GRACE à ma muse, Emule de Virgile,
J'ai fait l'exorde ; & c'est beaucoup dit-on ;
Parler des Dieux, n'est pas chose facile :
Or fus, ma lyre, il faut baisser d'un ton.

J'ADIS vivoit dans les murs de Florence
Un beau Gallant, d'une haute naissance,
Nommé Rodric ; hélas ! trop généreux.
Car de la Blonde allant droit à la Brune,
En beaux festins, cadeaux, plaisirs & jeux,
Il eut bientôt dissipé sa fortune.
Que devenir en cette extrémité ?
Sage il devint, grace à l'adversité.
Fuyant sa honte, & cachant sa misère,
L'infortuné, d'un peu d'argent comptant
Qui lui restoit, achete une chaumière,
Et tout auprès un petit bout de champ.
Là, tout pensif, sans valets ni servantes,
Il travailloit, ayant parmi ces foins
Un peu d'humeur : on en auroit à moins.

L'AURORE ouvroit les portes éclatantes
Quand tout-à-coup un beau jeune Garçon
Vint l'aborder, & lui dit sans façon :

» Holà, l'ami, dis-moi ce que tu plantes ?
Rodric, peu fait à ces tons élevés,
Lui répondit : » c'est ce que vous savez.
Jeunes Beautés, ce ne sont pas les termes :
Il se servit de mots un peu plus fermes,
Disant tout haut les choses par leur nom,
Que je tairai, si vous le trouvez bon.
Vous connoissez cette plante si belle ;
De vos beaux yeux un doux regard suffit,
Un seul regard, c'est le soleil pour elle,
Mais reprenons le fil de mon récit.

LORSQUE Rodric, ayant martel en tête,
Eut proféré ce discours malhonnête,
Le beau Garçon froidement déclara :
» Vous en plantez, eh bien, il en viendra. »
Soudain il fuit comme une ombre légère,
Et de son pied touche à peine la terre.

RODRIC alors resta pétrifié,
Lui qui parloit en tout tems comme un livre :
Avoir ainsi manqué de savoir-vivre,
Brutalement avoit congédié,
O Ciel ! & qui ?... c'est un Ange... sans doute,
C'est Gabriël de la céleste voûte
Exprès pour lui descendu par pitié.
Un tel soupçon n'a rien de fort étrange.
Durant le cours de ses plaisirs mondains,
Toujours Rodric honora ce bel Ange,
Beau messager du Maître des destins.
Car à Florence on brûle plus de cierges
Aux Chérubins, qu'aux onze mille Vierges ;
Informez-vous, chacun vous le dira.
Mais quel remords, & quelle étourderie !
Comme il gémit & se désespéra !

Si de l'effet la menace est suivie,
Plus de ressource ; & comment se nourrir :
Pauvre Rodric, tu n'as plus qu'à mourir.

L'ASTRE du jour, durant cette élogie,
De ses rayons prodiguant les bienfaits,
Lançoit par-tout la chaleur & la vie :
Soir & matin Rodric est aux aguets.
Finalement, ô douleurs ! ô regrets !
Le fruit fatal s'élevant sur la terre,
Nouvel Œdipe, est vainqueur de sa mère.
Fille qui trouve un serpent sous ses pieds
En folâtrant sur la verte prairie,
De plus d'effroi ne peut être saisie.
Point de pêcheurs qui ne soient châtiés.
Rodric puni se signe, s'agenouille,
De pleurs amers son visage se mouille :
Ecoutez bien, mes vers sont un sermon.

LE Gabriël est né plaissant, mais bon ;
Il pardonna. Les ailes étendues,
Je l'aperçois, qui, d'un air triomphant,
Paré de pourpre & porté sur des nues,
Dit à Rodric : » Calme-toi, mon enfant ;
» Tu viens de voir un singulier prodige,
» Mais ce n'est rien : prends la plus belle tige :
» Dans un panier alors tu la mettras ;
» Cours à la Ville, & là tu la vendras
» Cent mille écus ; c'est le prix, & pour cause ;
» Car aussi-tôt que l'on verra la chose,
» Femme ni fille, à tous ne manquera
» De s'étonner, & de crier AH ! AH !
» Or, dans l'instant la divine merveille,
» Chez celle-là qui poussera ce cri,
» S'introduira, mais non pas par l'oreille ;

» Et là sans cesse, un doux charivari
» Excitera volupté sans pareille,
» Si l'on ne dit ce mot, PARAPILLA.
» Adieu, Rodric ; retiens bien tout cela.
L'Ange s'envole, & Rodric s'humilie.

IL s'en va donc cueillir le fruit de vie,
Bien proprement le place en un panier,
D'un tas de fleurs lui fait un oreiller,
Le tout couvert de belle mouffeline :
Le Pain béni n'a pas meilleure mine.
Quant au surplus des fruits de ce jardin,
Vous le dirai-je ? il disparut soudain.

LE cher Rodric cependant s'achemine ;
Il va bientôt revoir ces lieux chéris,
Temple des Arts, enfans des Médicis.
Tout s'embellit sous leurs mains souveraines ;
Nobles Tyrans, & modèles des Rois,
Les Muses même avoient dicté leurs loix
Et leur Palais est l'asyle d'Athenes.
Avec transport Rodric hâta ses pas ;
Et le voilà, criant sa marchandise,
Et par son nom, de crainte de méprise,
Sans quoi les gens ne devineroient pas.
Car lisez bien fable, Roman, Histoire,
Interrogez Sorciers & Loup-garoux,
Point ne verrez que jamais à la foire
On ait vendu de semblables bijoux.
Contes en l'air, me diront cent critiques ;
Tant pis pour eux : c'est un homme de bien
Qui nous transmet tous ces faits authentiques ;
Si l'on en doute, on ne croira plus rien.
Gens indévots, grands faiseurs d'Epigrammes,
Exercez-vous, j'en prends peu de souci ;

Moi, je suis simple, & c'est aux bonnes ames
Que je veux plaire en écrivant ceci.
Or, préparez vos yeux & vos oreilles.
O Gabriël ! que ton bras est puissant !
Vous allez voir d'étonnantes merveilles ;
Mais laissez-moi respirer un moment.





Parapilla, poème érotique Français, Bandeau de chapitre

CHANT II.

EILLE du Ciel, douce Philosophie,
Combien de foux abusant de ton nom,
Et des François corrompant le génie,
Ont, en Mégere, affublé la raison !
Timon se leve, & dit d'un ton sublime :
Meurent les Arts, & périsse l'esprit
L'homme est charmant sitôt qu'il s'abrutit ;
Et tous les fots reçoivent pour maxime,
Qu'il est grand jour aussi-tôt qu'il fait nuit.
Ainsi bravant la sagesse éternelle
Qui nous traça les routes du bonheur,
L'homme insensé se croit plus sage qu'elle.
Eh ! qu'a produit cette sombre fureur ?
Triste & farouche on dédaigne la vie,
Le Suicide a souillé ma patrie ;
De noirs forfaits remplacent le plaisir :
On trembleroit de caresser les graces,
Le fanatisme est errant sur nos traces
La gaieté fuit, & je cours la saisir.

A l'heure même étoit à sa toilette
Bien tristement Madame Capponi,
Très-mal nommée, & les aimant, nenni ?

Au demeurant riche, belle, discrète,
Pleurant encor la mort de son mari,
Et du veuvage assez mal satisfaite.

LE Crieur passe, & certain son qui plaît.
Frappe la Dame, & la trompe peut-être.
Marton, dit-elle, allez à la fenêtre,
Écoutez bien, & sachez ce que c'est.
Marton bientôt revient toute troublée ;
Le croirez-vous ! ah ! Madame, écoutez !
C'est un Marchand, ... je suis émerveillée. —
Mais que vend-il ? — Ce que vous regrettez.
La Dame dit : faites venir cet homme. —
Quoi ! l'appeler ! ... la chose vous surprend ?
Tenez pour sûr qu'à Paris ou dans Rome
Toute autre qu'elle en auroit fait autant ;
Et telle ici qui fait la précieuse,
A son Marchand qu'elle voit chaque jour ;
Le Roi, la Reine, avec toute la Cour,
N'ont-ils pas vu la pièce curieuse ?
Or, c'est le cas, ou jamais il n'en fut.

LE Marchand donc à l'instant comparut ;
Bien humblement il fit sa révérence,
Ote le voile, & le tout se passa
Comme à Rodric Gabriël l'annonça.
Figurez-vous en pareille occurrence
L'émotion & le saisissement
D'une Beauté qui se voit envahie,
Et sans respect ainsi prise à partie.
Et néanmoins le premier mouvement,
Si naturel, fut de le laisser faire,
Se résignant, soupirant de grand cœur,
Et des deux mains, par excès de pudeur,
Cachant ses yeux. Le second tout contraire

Fut d'écarter, hélas ! le téméraire :
Mais vains efforts & nouvel embarras ;
Elle le veut, elle ne le peut pas. —
Mon cher Monfieur, voulez-vous que je meure !
Je ne puis plus endurer ce méchant...
Ah ! par pitié, délivrez-moi sur l'heure. —
Très-volontiers. Prononcez seulement
PARAPILLA. — Fi donc, C'est du grimoire,
Vous me trompez. — Non ; vous pouvez m'en croire
Le terme est neuf... propre à la chose ; — Mais !
Elle frémit, & ne dira jamais
Ce vilain mot. La charmante hypocrite
Gagnois ainsi du tems & du plaisir,
Et ce ne fut qu'avec un grand soupir
Qu'elle lâcha la parole susdite.
L'esprit malin a déjà pris la fuite.
Parmi les fleurs prompt à se recueillir,
On le prendroit pour un Saint dans sa niche,
Ah ! reprit-elle, avec un air confus,
Et le voilà dans l'instant qui déniche.
Pour se nicher tout comme ci-dessus.
Que ne peut point un procédé si tendre !
Le cher ami déjà ressuscité,
PARAPILLA se fait long-tems attendre.
Le phénomène est vingt fois répété ;
Précaution que prend toujours le Sage,
S'il veut à fond savoir la vérité.
Je n'en dirai sur cela davantage,
J'en ai trop-dit, peut-être ; mais enfin
Vous connoissez ce pauvre genre humain :
Pour peu qu'un fait soit hors de leur portée,
Un grave sot, une tête éventée
Vous traitera de menteur, ou de fou,
Si l'on ne dit comment, pourquoi, par où.

POUR terminer, la Dame bien instruite,
Bien exercée, acheta le bijou,
Sans marchander sur la valeur prescrite.
Le bon Rodric eut les cent mille écus.
C'étoit alors une assez forte somme,
Qui suffisoit pour vivre en honnête homme.
Il est heureux ; que voulez-vous de plus ?
Mais il nous reste un trésor bien plus rare !
Que devint-il ? tout vous fera conté.

JAMAIS trésor ne fut par un avare
Gardé si bien, si souvent visité :
Il est enclos au fond d'une cassette,
A double clef, & fermante à secret :
Même Marton confidente discrète,
Ne le vit plus, quoiqu'à son grand regret.
La Dame, hélas toujours se séquestroit ;
Dirai-je seule, ou bien en tête-à-tête ?
Ne se lassant d'éprouver sa conquête,
Examinant cette propriété,
D'aller, venir toujours à volonté ;
Rare talent & vertu souveraine,
Que n'eut jamais pour Princesse ou pour Reine
Aucun Amant, tant soumis ait été.
Ainsi passa le cours d'une semaine
Comme un instant : la Dame en tout ceci
Ne regrettoit au monde ame qui vive ;
Plus de visite active, ni passive :
Tout le quartier étoit fort en souci.
C'est une énigme ; est-elle folle, ou morte ?
Chacun raisonne, & chacun dit son mot.
Force valets vont sans cesse à la porte :
Or, convenez que le monde est bien sot.

LA belle Veuve eut une sœur Abbessé,

Que tous les jours, avant ce cas pressant,
Elle alloit voir par excès de tendresse.
De la Nonnain peignez-vous la détresse !
Huit mortels jours ont duré comme cent.
Chaque matin un billet de reproche,
De désespoir ; son trépas est si proche,
Que notre Belle à la fin se résout,
Vole au parloir : la scène fut touchante :
La Dame foible, & la Nonne exigeante ;
De point en point on lui raconta tout.
Peut-on mentir, hélas ! à ce qu'on aime !
Osez-vous cacher votre bonheur
A qui le doit sentir comme vous-même ?
L'Abbesse avoit un grand fond de pudeur ;
Elle frémit des péchés de sa sœur,
Et d'autant plus que l'outil diabolique
Fut sûrement formé par art magique.
Oh ! non, dit l'autre ; il est venu du Ciel,
C'est un présent de l'Ange Gabriël.
Prouvant ce point d'une façon très-claire :
S'il est ainsi, prêtez-le-moi, ma chère,
J'aurai bientôt connu la vérité ;
Si dans le fait c'est un fruit de la grace,
Que parmi vous on appelle efficace,
Il ne sauroit blesser la pureté :
Mais pardonnez à ce cœur agité,
Qui doute encore ; il s'agit de votre ame.

AU nom du Ciel, au nom de la vertu,
Tant fut enfin requis & débattu,
Qu'il faut permettre un soin qu'elle réclame.
Le lendemain, de crainte d'accident,
Un laquais sûr, & de plus très-prudent,
Doit apporter la céleste cassette ;
Un autre à part des clefs sera chargé :

Et le retour est de même arrangé.
Le tout enfin, après l'épreuve faite,
Fidèlement sera rendu le soir.
Adieu, ma sœur, adieu, jusqu'au revoir.

LA Dame alors revient en diligence,
Le cœur ferré, pleurant son imprudence,
Et maudissant ce funeste projet.
Qu'a-t-elle dit, hélas ! qu'a-t-elle fait !
Comment pouvoir supporter cette absence !
Et cependant, au fond, ce n'est qu'un jour.
Ah ! c'est un siècle ! ainsi compte l'Amour.
Vous concevez que la nuit fut fort tendre ;
On n'entendit que le bruit des soupirs,
Tous précédés, ou suivis des plaisirs :
Un doux repos vint enfin les suspendre.
Mais quel réveil ! quel trouble ! quel moment !
L'âme, sans doute, a ses pressentimens !
Ah ! c'est sa faute ; elle fut fort peu sage,
Trop confiante, & connut mal le prix
D'un tendre Amant que l'on tient au logis,
Point indiscret, & sur-tout point volage ;
Dont nul voisin ne disoit, le voilà ;
Et qui, charmé de son doux hermitage,
Quand on vouloit, se trouvoit toujours là.
Mais à sa sœur elle a promis ce gage :
L'heure s'envole ainsi que les amours.
Adieu, dit-elle ; & de l'œil & du geste,
Le caressant en personne modeste,
Elle l'enferme, il part, & pour toujours.





Parapilla, poème érotique Français, Bandeau de chapitre

CHANT III.

MEs chers amis, faites treve à vos larmes ;
Si l'imprudente éprouve quelque ennui,
Elle eut huit jours de plaisirs, Dieu merci,
Sans nulle pause. En ce séjour d'allarmes
C'est un bon lot : hélas ! tout nous apprend
Que le bonheur est chose fugitive ;
D'un pied boiteux jusqu'à nous il arrive,
Se montre à peine, & s'échappe à l'instant.

MAIS j'apperçois les murs de l'Abbaye,
Vaste édifice, où les Burneleschis,
Les Sartonis, par cent travaux exquis,
Ont de leur art épuisé le génie.
L'azur & l'or y mêlent leurs couleurs.
Là, dans le sein de la magnificence,
L'oïfiveté, par des vœux imposteurs,
Se vante encor d'embrasser l'indigence.
La chasteté s'y garde comme ailleurs.
C'est un ferrail de Sultanes jalouses,
Et qui par fois, pour charmer leur ennui,
D'un même Dieu se difant les épouses,
Font des enfants qui ne sont pas de lui.
Pour mon Héros, c'est l'isle de Cythere.

Que l'Aumônier va languir aujourd'hui !

LE saint dépôt arrive au Monastere :
L'oreille au guet, & qui n'est pas d'un fourd,
L'Abbesse est là, marmotant sa priere :
Donnez, donnez, dit-elle à la Tourriere ;
Hélas ! ma sœur, le fardeau n'est pas lourd.
Et la voilà qui court à sa cellule,
A deux genoux invoquant sainte Urfule.
On mit le tout sur un petit Autel,
Puis on s'arma du livre aux exorcismes ;
On parcourut le sacré Rituel,
Lisant tout haut, faisant cent solécismes,
Sans que jamais Belzébuth, Astarot,
A son latin répondissent un mot.
Dieu soit loué, dit-elle, je suis sûre
Qu'il n'est point-là de démons malfaisants ;
La chose vient du Ciel même en droiture,
Le doigt divin se trouve là-dedans.
En ce moment les clefs lui sont remises,
Elle ouvre, & crie en toute humilité.

PEINDRAI-JE ici les nobles entreprises
Du fier vainqueur & son activité,
Lorsqu'il franchit de plein faut les obstacles,
Gages certains de la virginité.
Point ne faisons de semblables miracles,
Foibles mortels ! La Nonne soupira
Et commençoit à prononcer PARA...
Mais s'arrêtant sur la foi des Oracles,
Elle s'écrie O Ciel, soyez béni !
La Nonne est chaste ; il faut beaucoup de gages
Abrégeons donc. La Dame Capponi
Eut des transports ; l'Abbesse a des extases.
Il est certain qu'elle vit plusieurs fois

Le Paradis tout comme je vous vois.

HÉLAS ! parmi les tendres agonies,
Elle oublia tout net d'aller au Chœur,
Où l'on chantoit les Vêpres, les Complies ;
Et c'est delà que vint tout le malheur :
Madame en tout donnoit le bon exemple,
Et se montroit fort assidue au Temple :
Par quel hafard n'avoir point assisté ?...

TOUTES les Sœurs, au sortir de l'Office,
Courrent en foule, & Professe & Novice,
Pour s'informer de sa chere santé.
En tête sont deux des plus famillieres,
Qui de sa porte ont franchi les barrieres.
Quoi ! direz-vous, la porte à double tour
N'étoit pas close ! hélas ! non, je l'avoue ;
Et le démon, qui des filles se joue,
A sa mémoire a fait ce mauvais tour ;
Ou Gabriël, car on ne fait qu'en croire.
Quoi qu'il en soit c'est un fait avéré.
Or, écoutez la fuite, de l'histoire.

DANS le moment que le couple est entré,
Sur les lauriers se reposoit l'Abbesse ;
Et n'allez pas la taxer de paresse :
Aux champs de Mars & dans ceux de Cypris,
La gloire coûte, & coûte trop peut-être ;
Et c'est toujours aux dépens de son être
Qu'un grand courage a disputé le prix.
Vous le jugez, sans que je vous le dise,
Qu'alors la chose à l'écart étoit mise ;
Même la boîte, où gît le beau Phénix,
Étoit ouverte aux pieds du Crucifix.
Agnès l'a vu, la voilà qui s'écrie...

A ses genoux le vainqueur a volé,
L'affaire est faite, autant de violé.
La sotte, hélas ! craint de perdre la vie ;
Elle est sans art, ne sachant rien de rien.
L'Abbesse dit, que tout est pour son bien,
Mais vainement : & pour la faire taire,
Car à ses cris tout le monde accouroit,
Il fallut bien révéler le mystère,
Et les deux mots par qui tout s'opéroit,
Dont l'autre Sœur, très-habile écolière,
Fort à propos fut faire son profit ;
Car le grand mot par Agnès étant dit,
Le fier Tarquin soudain la répudie.
Sœur Madelon, qui ne craint pas le viol,
Le couche en joue & l'arrête en son vol :
L'oiseau s'abat ; elle se l'approprie.
Et cependant interrogeant Agnès,
Toutes les Sœurs autour d'elle assemblées,
De Gabriël ont appris les secrets.
Les cris, les pleurs les avoient fort troublées ;
Mais contemplant l'adresse & la valeur
De Madelon, & la grace divine
Dont à leurs yeux sa face s'illumine,
Ce noble exemple a ranimé leur cœur.
Elles n'ont vu jamais dans leur Eglise
Miracle aucun qui soit plus à leur guise :
Au don du Ciel toutes prétendent part.
Toutes l'auront, l'Abbesse l'autorise.
Il le falloit ; & sans plus de retard :
Ou ç'étoit fait du vœu d'obéissance.
L'ordre est donné, les Sœurs sont en silence,
A deux genoux ; & l'Abbesse commence.

Vous avez vu dans le saint tems Pascal
Un Directeur assis au Tribunal :

A droite, à gauche, un essaim de femelles
Est à l'affût, avançant pas à pas
L'une après l'autre ; & si l'une d'entre elles
Est trop long-tems à débrouiller son cas,
Chacune dit : elle ne finit pas ;
Quoi ! tous le jour il faudra se morfondre !
Tel des Nonnains étoit l'empressement,
Plus grand cent fois, j'ose vous en répondre.
PARAPILLA marchoit si lentement,
A chaque fois les AH ! font tel esclandre,
Sont si nombreux, si prompt, que bien souvent
Le Directeur ne fait auquel entendre.
Plusieurs disoient leur *Benedicite*,
En attendant, d'autres *Veni Sancte*.
Un beau spectacle, étoit la Sous-Prieure
Se recueillant en fille intérieure,
Et soumettant la chair à l'Eternel ;
L'instant d'après une autre moins docile,
Pleine du Dieu n'ayant rien de mortel,
Se débattoit ainsi que la Sibylle ;
L'autre s'enfuit avec le trait fatal ;
La Mere Alix pensa se trouver mal :
Il est trop vrai que ses forces succombent,
Son œil se ferme, & ses lunettes tombent.
Sœur Madelon, déjà faite au péril,
Tint fort long-tems le galant en fourrière ;
On murmuroit : où le miracle est-il ?
Bref, le héros accomplit sa carrière,
Mais ce ne fut qu'après un long combat,
Bien disputé, bien digne de mémoire :
Puis on entonne un beau *Magnificat*.
Tort ou raison, les Sœurs crioient victoire.
Mais ce qui doit charmer tout bon Chrétien,
Trente blessés se portent tous très-bien,
Et vont gaiement souper au Réfectoire.

MAIS savez-vous, Lecteur, l'heure qu'il est ?
Minuit sonné. Depuis la nuit tombante,
Un grand Laquais est là-bas en arrêt,
Qui crie, & peste, & jure, & se lamente ;
L'Abbesse enfin lui porte le coffret.
Le drôle part, & s'en va comme un trait.





Parapilla, poème érotique Français, Bandeau de chapitre

CHANT IV.

RIEN ne me charme autant que la morale,
Noble aliment fait pour l'esprit humain ;
Voilà pourquoi ce Poème en est plein :
Malheur pourtant à celui qui l'étale
Sans la parer, sans la couvrir de fleurs,
Car il fera bâiller tous les Lecteurs.
L'ame est rebelle aussi-tôt qu'on l'ennuye.
Maffillon même a sa coquetterie,
Et Fénelon daigna peindre Eucharis.
Que si je trace aux Belles de Paris
Des voluptés dignes du Paradis,
Tristes Docteurs, Censeurs atrabilaires,
Quel est mon but ? Cela ne doit-il pas
Les détacher des choses d'ici-bas ?
Chérira-t-on de semblables misères ?
Galant, de Cour si beaux, si bien tournés,
Faites les fiers, on va vous rire au nez.

EN ce tems-là vous saurez que la ville
Fut divisée en différents partis,
Et qu'on craignoit une guerre civile.
Les plus suspects, étoient les Capponis.
Le Barigel courroit toutes les nuits,

Esionnant, faifant par-tout la ronde,
Interrogeant & fouillant tout le monde,
Et pour un rien les menant en prifon.
Il rencontra cheminant dans la rue,
L'homme au coffret : l'heure étoit très-indue ;
Et la livrée excitant le foupçon :
Arrête-là... Dis-moi ce que tu portes ? —
» Je n'en fais rien. — La clef ? — Je ne l'ai pas...
» Allons, coquin, au cachot de ce pas.
L'autre entendant ces paroles trop fortes,
Jette la boîte, objet du démêlé,
Et court, & fuit, & tout honteux arrive
A la maifon, difant : on m'a volé.
Mais la cafsette ? hélas ! elle eft captive.
Ce cher trésor, par quel arrêt du Ciel
Va-t-il tomber aux mains d'un Barigel ?
Belles, pleurez, mais fachez vous foumettre ;
Suivons toujours notre hiftoire à la lettre.

AU point du jour le Prévôt haraffé,
Rentrant chez lui, n'eut rien de plus preffé
Que de forcer la boîte & la ferrure.
Les gens fort fots ne s'étonnent de rien :
Comme il n'étoit du tout Phyficien,
Il dédaigna fon étrange capture ;
Et laiffant-là le tout à l'aventure,
Entre deux draps il fe met promptement,
Et bâille, & ronfle, & dort profondément.

CE jour-là même il marioit la fille,
Fort ingénue, au refte affez gentille.
A l'heure dite on va la réveiller.
Tous les parents venoient de s'affembler ;
Chacun s'embraffe & l'on court à l'Eglife ;
Le Prêtre dit : *Ego, vos conjungo.*

Puis l'on s'en vient, & l'on dîne à gogo,
Tout en disant mainte & mainte sottise.
On rit, on boit, & chacun prophétise
Le siècle d'or aux deux nouveaux conjoints :
C'est fort bien fait ; mais gare les adjoints.

EN nous chargeant d'une chaîne si dure,
Avons-nous bien consulté la nature ?
Se condamner à se plaire, toujours !
Enchaîne-t-on les Graces, les Amours ?
Ces petits Dieux n'ont-ils pas tous des aîles !
Hymen se trompe, il en fait des rebelles.
Tyran farouche, impérieux, jaloux,
Comme un Vautour, le soupçon le déchire :
Il est puni ; l'Amour tombe aux genoux
De la Beauté, la console, l'admire ;
Par son respect, il veut tout mériter :
Elle est esclave, il en fait une Reine,
Une Déesse ; on me peut résister.
Vous le croyez... Mais c'est trop m'écarter
De mon sujet, Gabriël m'y ramène...

L'APRÈS-MIDI, sans-trop savoir pourquoi,
La mariée a quitté la cohue,
Toute inquiète, & rêvant à part soi,
En attendant que la nuit soit venue.
Dire comment la Belle est parvenue
A cette chambre où son père couchoit,
Je n'en fais rien ; mais enfin c'est un fait,
Et l'y voilà. Quoi, dit-elle, un coffret
De bois de rose en belle mosaïque ?
Sachons un peu quel est ce beau secret.
Ainsi pensoit Eve, Psyché, Pandore,
Madame Loth, & bien d'autres encore.
Incessamment vous jugez qu'elle ouvrit ;

Vous devinez comment l'autre s'y prit,
Comme il accourt, comme il entre en ménage ?
Si que la Belle, à son apprentissage,
Croit que c'est-là la fin du Sacrement
Qu'elle ignoroit, & se pâme d'autant.

L'ÉPOUX survient, qui, la trouvant précoce :
Parbleu, dit-il, ne vous pressez pas tant,
Vous allez voir un beau présent de noce.
Non, mon ami, non, je le tiens... Hélas !
C'est bien en vain qu'il se jette en ses bras,
Ivre d'amour, impatient superbe ;
On lui crioit, vous nous importunés :
Notre homme reste avec un pied de nez,
Et c'est de-là que nous vient le proverbe.

Du haut des Cieux Gabriël a fouri :
Que voulez-vous ? tel est son caractère,
Il ne craint pas de berner un mari.

Le voilà donc fixé dans la carrière,
Bravant l'hymen, étonnant les Amours,
Ce fier athlète, & triomphant toujours.
Mortels heureux, on vante l'Elisée ;
Il étoit-là ! mais quoi, dans ce bas lieu
Du plus grand bien il ne nous faut qu'un peu,
Et toujours feindre & chose mal-aisée.

La chère Enfant, si l'on veut le savoir,
Fuyoit le monde, & sur-tout les voisines :
Chacun disoit : elle fait trop de mines.
Vous qui riez, je voudrois vous y voir.

MAIS tout prend fin parmi l'espèce humaine ;
Car un beau jour que son père mourut,

Que les parents, amis, tout accourut :
Ah ! disoit-elle ; en respirant à peine.
Chaque soupir trompoit, encourageoit
Notre Héros ; plus elle s'affligeoit,
Plus son aspect vous séduit, vous enchante.
Baignés de pleurs, ses regards sont divins,
C'est Médicis, des crayons de Rubens.
Bref, la douleur parut si ravissante,
Que le scandale en fut universel.
Toute éperdue & le cœur plein d'angoisse,
Elle s'échappe & vole à la paroisse,
Et se prosterne, & dit : Pouvoir du Ciel,
Rendez la paix à ces sombres demeures !
Ce *Memento* n'étoit pas dans les heures ;
Elles sont-là, près d'elle, à l'abandon.
Une dévote à coiffe rabattue,
A ses côtés faisant le cou de grue,
Prioit aussi, mais sur un autre ton.
L'autre reprit son livre de prières,
Et tout-à-coup à ses regards brilla
Un beau billet en très-gros caractères,
En lettres d'or : dites, PARAPILLA.
Ne doutant point de quelques grands mystères,
Elle obéit : Mesdames, plaignez-la.
Triste miracle ; & peu digne d'envie !
Elle ne fit de mines de sa vie.

MAIS l'habitude a de puissants appas.
Bien que l'Époux obtint mainte victoire,
Qu'elle eût par fois qu'elqu'Amant dans ses bras,
Toujours pleurant les beaux jours de sa gloire,
Elle disoit, non, vous ne m'aimez pas.

OR maintenant, quelle fut la retraite
Du fugitif ? La dévote en prit soin.

C'étoit Marton : il n'alla pas fort loin.
Du grand Laquais porteur de la cassette,
Elle a tiré l'aveu le plus complet ;
Delà, suivant le gibier à la piste,
Grace au soupçon, bon physionomiste,
Elle connut quel lieu le recéloit.
Mais il s'agit d'en être l'exorciste,
Sans se commettre ; & le plan bien conçu,
Le mot du guet, placé juste en mesure,
A mis à fin cette belle aventure.
Encor un Chant, tout vous fera connu.





Parapilla, poème érotique Français, Bandeau de chapitre

CHANT V.

QUELQUES Lecteurs pourront trouver étrange
Qu'interrompant de si nobles travaux,
Une Soubrette occupe mon Héros.
Mais ce Poème est dicté par un Ange :
Aux yeux du Ciel le chêne, le roseau,
Le grain de sable, & le plus beau joyau,
Tout est égal. Les charmes, la tendresse
Sont-ils un don de la seule richesse ?
Oh ! qu'il est doux par fois de déroger !
Plus d'un Héros est devenu berger,
Et plus d'un Duc en conte à la suivante.

NOTRE Marton étoit fort avenante ;
Gens du bel air lui conviendroient beaucoup.
Mais dans le deuil de la Dame prudente ;
Nul n'est reçu : dès qu'elle eut fait son coup,
Droit au logis retourne la Donzelle
Genoux ferrés, tremblant que son captif
Ne fût tenté de prendre congé d'elle,
Et ne lui fit un affront positif.

TEL un filou qui, d'une main adroite,
Vient de voler un bijou précieux,
Cachant son trouble, observe à gauche, à droite,

L'air affairé, redoutant tous les yeux :
Ainsi Marton a regagné sa porte,
Dans son réduit, toute seule au retour,
Sachons comment la Belle se comporte ;
Vous y verrez tout ce que peut l'Amour.

SOUVENEZ-VOUS qu'à la première vue
Le noble objet eut son affection ;
Depuis ce jour, c'est une passion
Que le dépit & l'absence ont accrue.
Amour alors devient un autre Mars.
Notre Héros courut bien des hasards.
Si du destin la main toute-puissante
Avoit permis qu'il pût être vaincu,
Marton, sans doute, eût été triomphante.
Mais vous savez qu'il ne l'a pas voulu.
Bientôt Marton à sa douce Maîtresse,
Avec usure, a rendu tous les torts.
Seule à son tour en proie à ses transports,
De fix laquais l'importune tendresse
Gémit en vain ; la Belle & ses appas
Ne se font voir qu'aux heures du repas :
Et lorsqu'il faut paroître à sa toilette,
Deux tours de main, voilà l'affaire faite.

LA Capponi trouva qu'on lui manquait,
Et le congé lui fut donné tout net.
Sans balancer, Marton & compagnie
L'ont accepté. Tous deux incognito,
Ne se lassant de leur charmant duo,
Vont occuper une chambre garnie,
Ne voyant qu'eux dans ce vaste Univers,
Et fort contents d'avoir brisé leurs fers.

AMOUR ! Amour ! quelle est ton imprudence !

Diane même a senti ta puissance :
Combien de soins pour son Endymion !
Combien l'Aurore a, gémi pour Tithon !
Et qu'à Vénus tes malheurs & tes charmes,
Bel Adonis, ont fait verfer de larmes !
Mais sans chercher des exemples si beaux,
Que de Laïs jadis si bien payées
Par des Prélats, par des Chefs de Bureaux,
Dans un grenier maintenant oubliées,
Ont tout perdu pour des Godelureaux !

MARTON, sans doute, a fait une folie ;
La pauvre enfant, son fonds est bien petit :
Ce fier régime augmente l'appétit ;
Sa bourse fut bientôt à l'agonie.
Elle pleura, s'arracha les cheveux.
Voyez gémir l'imprudente fillette !
Son cœur poussé par de contraires vœux,
Est devenu la frêle girouette,
Triste jouet des vents tumultueux.
Que faire enfin ? les extrêmes se touchent ;
La faim, la soif tellement l'effarouchent :
Allons, dit-elle, & sans plus différer...
Mais perdre, hélas ! de si douces caresses !
Et quel moyen de consoler mes sens,
De remplacer d'éternelles tendresses !
Hé bien, j'aurai, s'il le faut, dix Amants !
Les grands malheurs font les grands sentiments.

FORT à propos dans la maison voisine,
Lucrece alors, avec trente valets,
En grand fracas vint loger ses attraits.
Marton va voir cette beauté divine.
Entr'elles d'eux le marché se conclut,
Argent comptant, sans billet ni cédule :

Elle en obtint le prix qu'elle voulut ;
Et foyez sûr qu'avec un grand scrupule,
Incessamment son vœu fut acquitté.
Mais que l'on doit d'estime à cette Belle,
Qui veut orner de cette rareté
Son cabinet d'Histoire naturelle !
Qu'elle a de goût & de sagacité !
Or, apprenez que c'est une Princesse,
Fille du Pape, & de plus sa Maîtresse.

ALORS siégeoit le fameux Borgia,
Du doux Jesus terrible Grand-Vicaire,
Haï de Rome & chéri dans Cythere ;
Comme l'on fait, chantant *Alleluia*,
Et célébrant, plus souvent que la Messe,
Le cas joyeux dans les bras de Lucrece.
Nul n'a jamais violé celle-ci ;
A Tarquin même elle eût dit, grand merci.

NOUS avons vu comme quoi dans Florence
Elle acheta, sans plaindre la dépense,
Le don sacré : puis elle s'en revint
Au Vatican trouver le Pere Saint.
Le beau bijou ne quittoit sa ceinture ;
Il l'amusa beaucoup dans la voiture,
Toujours charmant, & par monts & par vaux.
Si vous savez tant soit peu de physique ;
Fort aisément ce mystere s'explique,
Elle pâmoit presqu'à tous les cahots.
La carrossée étoit toute en allarmes.
Hélas ! bon Dieu ! dit sa Dame d'honneur,
Vous plairoit-il ce flacon d'eau des Carmes ?
Depuis quand donc avez-vous tant de peur ?
Ah ! disoit l'autre, elle va jusqu'au cœur.

MAIS quoi ? déjà le toît du Capitole,
Et des Chrétiens l'auguste Métropole,
Frappe les yeux : non telle qu'aujourd'hui,
Où d'Agripa la fameuse rotonde,
Sur les desseins du fier Buonarotti,
S'élève aux Cieux pour commander au monde ;
Mais telle encor que le grand Constantin,
L'avoit jadis par ses mains consacrée,
Humble au-dehors, & bien plus révérée
Avant le tems de Luther & Calvin.
Oh ! qu'ici-bas les destins sont bizarres !
Tout change en mal sur ce globe maudit :
Rome autrefois redoutoit les Barbares,
Ses Attilas ce sont les gens d'esprit.
Mais des enfers que peut la folle rage ?

LA Voyageuse enfin rentre au Palais,
Le cher objet toujours ferré de près.
Bon jour, ma fille, as-tu fait bon voyage ?
Et fourrageant déjà tous les attraits,
D'une main libre... Alte-là, dit Lucrece :
Mon très-cher pere, & mon très-cher amant,
Vous que mon cœur doit chérir doublement,
Votre santé, c'est ce qui m'intéresse.
Vous pouvez tout, & mieux que Jupiter
Savez lancer & la foudre & l'éclair.
En fait d'amour il n'en est pas tout comme :
Vous le savez, ailleurs qu'*in Cathedrâ*,
Je vous ai vu sujet à l'*Errata* :
Le Dieu du monde est souvent moins qu'un homme.
Pour m'épargner tout fâcheux accident,
Saint Gabriël m'a fait un beau présent.
Malgré l'Eglise, en dépit de la Bible,
Pour cette fois j'ai trouvé l'infailible.

Voyez plutôt : ce n'est pas tout encor,
Ajouta-t-elle avec un air novice ;
Quand je permets qu'il prenne un peu l'effort,
Vous allez voir comme il fait l'exercice.

INCONTINENT le Lutin mis en jeu,
Part, s'élançant comme d'une soupape,
Et va brider le nez du Pere en Dieu.
Imaginez l'effroi du vieux Satrape
A cet aspect subit, inattendu.
Dans sa fureur il poursuit l'anti-Pape ;
Mais à son poste un soupir l'a rendu.
Plus d'une fois on répéta la chose.
Tel qu'un volant qui jamais ne repose,
L'oiseau léger partoît & retournoit.
Le Saint Prélat couroit, & entonnoit :
» Au nom du Ciel, de la Vierge Marie,
» Démon, fuyez, je vous excommunie :
Le pourchassant, alongeant ses deux doigts,
Faisant sur lui de grands signes de croix,
Le tout en vain : & s'il court à Lucrece,
Déjà l'intrus l'a gagné de vitesse.
La folle éclate, & l'orgueilleux rival
Demeure ferme au lieu Pontifical.

NOTRE Alexandre étoit non moins colere
Que celui-là qui prit Persépolis.
» Je n'ai donc plus les clefs du Paradis !
Et tout de suite il écrit à Saint Pierre,
Jurant de mettre & le Ciel & la Terre
En interdit, si justice on ne rend
Brieve & prompte, & sur-tout accusant
Le Gabriël d'être un mauvais plaissant.

CE fut au Ciel une rumeur du diable :

Saintes & Saints tout s'assemble, tout court.
L'Ange a beau jeu pour ne pas rester court ;
Il s'en explique, & d'un art admirable,
Il détailla les vices du vaurien :
Puis persifflant le Pape & sa pantoufle
Qu'il fait baiser, le traite de marouffle.
A tout cela, Pierre dit : » J'en conviens ;
» Je n'eus jamais cet orgueil peu chrétien :
» Pourtant là-bas il occupe ma place ;
» Pour ce brigand, je vous demande grace.
Le tout s'apaise, & tout s'arrange au mieux.

MAIS Gabriël, par une bonne clause,
Pour son client obtint l'apothéose.
Le beau Phénix, transporté dans les Cieux,
Devint le page & l'amant des Comètes.
Chacun d'ici peut le voir sans lunettes.

O Gabriël ! si je t'ai mal chanté,
J'espère, au moins, que dans la Chrétienté,
Ce foible écrit te vaudra quelque antienne.
Jeunes Beautés, faites-lui la neuvaine ;
Aux cas urgents, dites PARAPILLA,
Mais sans y joindre aucune force humaine :
Et vous verrez combien il est bon-là.

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cunegondel

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>
2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur